

PISTES PÉDAGOGIQUES

■ S'intéresser à la culture ouvrière, son histoire, les crises des années 1970 et la fermeture de sites historiques liés au charbon, à la sidérurgie ou à l'automobile. Évoquer en parallèle la lente dilution du syndicalisme et du vote communiste, donc de toute une culture spécifique ayant marqué l'imaginaire collectif de millions de personnes, en France et à travers le monde industrialisé. Expliquer la notion de classes sociales et de la lutte entre elles, en faisant référence à la figure et à l'œuvre de Karl Marx.

■ Travailler sur la figure du fantôme et ses différents aspects, le plus souvent destinés à effrayer les vivants, mais pas seulement, venant parfois les alarmer, les prévenir, sinon les protéger. Trouver des exemples dans d'autres arts, comme la littérature (le père d'Hamlet) ou le cinéma (voir par exemple les films asiatiques comme *Ring* et ses spectres maléfiques sortant des écrans de télévision).

■ Le principe de la voix off relatant les souvenirs d'un narrateur est au cinéma un héritage de la littérature. Trouver des parallèles avec des récits employant le « je », comme *À la recherche du temps perdu* et sa première phrase : « Longtemps, je me suis couché de bonne heure... ».

■ Distinguer les différentes pistes de la bande-son du film, minutieusement confectionnée dans le but de faire entendre différents niveaux de sons, existants ou oniriques, comme les bruits provoqués par les fantômes ou même leurs rires mystérieux et inquiétants.

■ Faire réaliser aux élèves un diaporama sur un sujet ou des photos souvenir en y plaçant une voix-off.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Violaine Guilloux
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire - BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
MINES DE RIEN / DES 13 ANS
CHRISTOPHE CHAUVILLE

LES FANTÔMES DE L'USINE

FRANCE / 8'30
de Brahim Fritah

« Tu balaies, tu jettes les poubelles, t'essuies les tables et lentement, ton esprit flotte. » À quoi pense le jeune balayeur ? À quoi rêve-t-il ?

Fondation
CRÉDIT AGRICOLE
DU FINISTÈRE

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère

Après son premier long métrage, *Chroniques d'une cour de récré* (2012), Brahim Fritah est revenu au format court pour un projet lui tenant particulièrement à cœur et s'inscrivant à son tour dans une veine autobiographique. Dans le premier, le jeune Yanis Bahloul incarnait le réalisateur lui-même durant son enfance, au début des années 1980 ; il apparaît aussi dans le premier plan des *Fantômes de l'usine* et prête sa voix off au narrateur, tandis que l'acteur Reda Kateb l'assure sur son versant adulte. Il est donc question de souvenirs dans ce court métrage d'une infinie richesse, surtout au vu de sa durée réduite à huit minutes.

La figure du fantôme se profile de manière totalement singulière, puisqu'elle n'intervient pas dans un cadre de film d'épouvante, mais pour représenter un univers disparu et toujours hanté par la présence de ceux qui l'ont fréquenté. Il s'agit en l'occurrence d'une usine, où vivait directement la famille de Brahim Fritah, entre les bureaux et un hangar. Le monde ouvrier faisait donc partie du quotidien de l'enfant, très tôt confronté à la lutte des classes, une notion encore au cœur de l'actualité à la fin des années 1970. On entend parler des « messieurs », c'est-à-dire des cadres, dont les bureaux étaient nettoyés chaque soir par la mère de Brahim, aidée de celui-ci et de son frère. Dans la mémoire de celui qui s'exprime, une distance existait vis-vis d'eux et ils ne se rendaient même pas compte du travail accompli par les « petites mains » appartenant à une classe inférieure dans leur vision des choses. Mais ce moment charnière, introduit en off par la formule « Il y a longtemps... », correspond aussi à la fin d'une ère, celle de la France industrielle et de l'insouciance de l'après mai 68.

La désindustrialisation se traduit par des fermetures d'usines et des licenciements massifs, la France ouvrière vacilla et fut dès lors irrémédiablement tirée vers le néant. C'est cette disparition que suggèrent les figures de fantômes évoqués par le film, celui d'un vieil homme nettoyant les lieux inlassablement, longtemps après la fermeture des ateliers. Ceux des travailleurs ayant donné la majeure partie de leur vie à un travail pénible et mal considéré. Ces transformations de la société ont marqué à vif cet enfant de la fameuse



seconde génération, né d'un père marocain et ouvrier (gardien d'usine, cette usine-là, plus précisément), et la manière dont il se rappelle cette période trouve à l'écran la forme de clichés fixes, ce qui tisse un lien direct avec des courts métrages plus anciens du cinéaste, qui est lui-même féru de photographie. Le montage de *La femme seule* ou d'*Une si belle inquiétude* s'appuyait aussi à chaque fois sur une suite de clichés fixes – résultat de quinze ans de pérégrinations au gré des continents pour le second. Dans *Les fantômes de l'usine*, ce sont des éclats de souvenirs qui viennent à l'esprit du narrateur au fil de sa confidence. Il est



évident que, de la même façon que l'enfant parcourt toujours mentalement ces lieux, comme le suggèrent la première séquence du film et l'une des dernières qui lui fait écho (le garçon porte d'ailleurs à cet instant des vêtements représentatifs du tournant des années 1980), ces lieux, en retour, l'habitent. Et c'est le cas de tous ceux qui y ont travaillé, qu'ils soient décédés ou pas (le fantôme ne rime ici pas forcément avec un état de mort physique, mais aussi avec celle, socialement symbolique, du licenciement).

La voix off rapporte que l'usine a failli être transformée en parking. Ç'aurait pu être aussi un supermarché. Des bâtiments sont détournés de leur usage originel, sinon complètement détruits. Ces endroits fortement connotés perdent leur âme et le symbole scelle le triomphe de la société marchande et du capitalisme dés-humanisé. Les repères idéologiques ont été perdus en même temps que la culture ouvrière aura périclité, ne laissant que des spectres errants, abandonnés sans avoir pu s'accrocher à un mouvement du monde dans lequel ils ne se reconnaissaient plus. Le réalisateur lui-même semble proche des fantômes qu'il convoque, mélanco-

lique d'une époque qui l'a jadis construit en tant qu'homme. On pense à un autre court métrage français, un peu plus ancien : *Résistance aux tremblements*, d'Olivier Hems (2007), où une vieille dame habite un immeuble désaffecté en ayant la forte intention de ne jamais en partir, et pour cause : on découvrirait qu'elle aussi était en fait un fantôme. La destruction de son immeuble, s'effondrant sur lui-même dans un maelström de poussière, engloutissait tout un pan d'Histoire. C'est aussi le cas pour ces murs désertés de vie filmés par Brahim Fritah, dont le geste d'artiste s'attache à en perpétuer la mémoire, coûte que coûte.

Né à Paris en 1973, Brahim Fritah est de double nationalité franco-marocaine. Il a étudié à l'École supérieure des Arts décoratifs (ENSAD), dans la section vidéo/photo. Ses films, entre documentaire et fiction, se situent à la frontière entre plusieurs pratiques artistiques. Ils ont été présentés dans de nombreux festivals, *La femme seule* remportant en 2005 le Prix spécial du jury de la compétition nationale au festival de Clermont-Ferrand. Brahim Fritah a aussi été le producteur et le chef-opérateur des *Fantômes de l'usine*.